

Romain Rolland et Constantin Čiurlionis

Bernard Duchatelet

Extraits de la conférence inaugurale donnée par Bernard Duchatelet lors du colloque : Correspondance d'érudits : Pologne, Lituanie, France aux 18^e et 19^e siècles, sous la direction de Marie-France de Palacio, les 18 et 19 octobre 2012 à Brest. Les actes de ce colloque seront édités par l'Université de Bretagne Occidentale. Nous remercions Mme de Palacio pour son aimable autorisation de reproduction de ces deux extraits.

... Rolland a découvert le peintre en 1915. Trois ans plus tard, dans une lettre du 12 février 1918, il en reparle à son ami le peintre Gaston Thiesson (1882-1920), en termes dithyrambiques :

« Connaissez-vous un artiste russe (de Vilna), mort en 1910, vers la quarantaine, – Tschourlianis ? un homme extraordinaire, peintre et musicien, d'une maîtrise hallucinée, qui rêvait des sortes de paysages polyphoniques, sur plusieurs plans superposés qui se relie, par d'étranges floraisons, – comme de vastes étendues océaniques avec leurs profondeurs, de larges accords avec leurs résonances. Il a fait des séries de tableaux qu'il appelle Sonates. Un ensemble de peintures sur les signes du Zodiaque. – La Russie est elle-même un Océan. Le seul en Europe, dont les abîmes n'aient pas été encore explorés. Quelle faune curieuse cache encore dans son gouffre d'humanité le pays de Dostoïevski ! J'en connais déjà quelques spécimens, sans analogie dans aucun autre pays. – Mais peut-être les analogies seraient-elles avec le monde de l'Est¹. »

(...) Pourquoi Rolland a-t-il été à ce point intéressé par Čiurlionis et en parle-t-il à Thiesson ?

Rappelons d'abord que depuis longtemps il a réfléchi à la question de la synthèse des arts, ne serait-ce que dans sa thèse sur les origines du théâtre lyrique, qui mêle parole chantée et musique ; sa passion juvénile pour les grands opéras de Wagner, *Lohengrin*, *L'Anneau du Nibelung*, *Parsifal*, l'y a aussi rendu sensible. Il a lui-même rêvé à un possible « roman musical » et son *Jean-Christophe* tente parfois d'opérer la synthèse entre roman et musique.

S'il parle de Čiurlionis à Thiesson, c'est qu'il

s'adresse à un peintre avec qui il a déjà longtemps discuté sur la peinture de son époque et avec qui il a entretenu, juste avant la guerre, une correspondance sur la question². Il a visité, en 1912, nombre de galeries et de collections, particulièrement celle de Durand-Ruel. À la différence de Thiesson, Rolland n'aime pas Cézanne ; il lui préfère Renoir et surtout Monet, qu'il avait découvert lorsqu'il était rue d'Ulm et qu'il qualifiait alors de « fougueux musicien³ », et dont, en 1912, il fait l'éloge dans son Journal :

« Je le regarde comme le plus grand poète de la peinture française, qui va toujours en s'élevant, du réalisme vibrant des paysages précis aux purs rêves de lumière. C'est une sorte de Shakespeare ou de Shelley. Il met l'éternité dans une seconde de vie, et, maître de la vie, il finit par créer avec elle des poèmes hallucinés, éblouissants et vertigineux comme des rêves d'Orient⁴. »

Il est alors enthousiasmé par les impressionnistes, qu'il évoquait déjà dans un volume de *Jean-Christophe, Dans la maison* : ils « avaient ouvert à l'œil un monde nouveau, – Christophes Colomb de la lumière⁵ ». Et à propos du Salon d'automne de 1912, dont il rend compte dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, il se dira « frappé de la grandeur et de la nouveauté du mouvement – un Nouveau Monde de l'œil et de l'esprit ». Il y parle évidemment de Monet :

« Il crée, avec ses amis, une langue nouvelle, une palette simplifiée, composée de sept ou huit couleurs, les plus proches de celles du spectre solaire ; il décompose les teintes, il multiplie les éléments, il use d'une polyphonie de touches bigarrées, croisées, juxtaposées. Et avec cet orchestre lumineux, il entonne un hymne inimitable au soleil. Toute son œuvre n'est qu'une suite d'odes enivrées, à la gloire de la lumière⁶. »

« Polyphonie », « orchestre lumineux » « hymne inimitable au soleil », tels sont les termes utilisés pour qualifier la peinture de Monet⁷... Rolland n'hésite pas à associer peinture et musique.

Et voici qu'avec Čiurlionis, il découvre encore un autre monde, un nouveau Christophe Colomb...

1. *Correspondance Romain Rolland – Gaston Thiesson (1915-1919)*, thèse soutenue par Roland Roudil, Université Paul Valéry (Montpellier III), 2011, tome I, p. 532.

2. Voir Andickeh Yousofi, *Correspondance entre Romain Rolland et Gaston Thiesson (1912-1914)*, Mémoire de DEA, Faculté des lettres de Brest, 1991, dactylographié, inédit, 112 p.

3. Romain Rolland, *Le Cloître de la rue d'Ulm*, Avant-propos d'André George, « Cahiers Romain Rolland », n°4, Paris, Albin Michel, 1952, p. 129.

4. Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnon, pages de journal*, préface de Jérôme et Jean Tharaud, Paris, Éditions du Salon Carré, 1946, p. 56.

5. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 954.

6. Romain Rolland, « Chronique parisienne », *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, janvier 1913, p. 173.

7. Voir à ce sujet : Bernard Duchatelet « De l'admiration de Romain Rolland pour Claude Monet », *Cahiers de Brèves*, n° 23 (décembre 2010), p. 22-24.